

Chantez, chantez, rossignole sauvage,  
Perché-z-au foad de ces feuilles en fleurs ;  
En voulant faire un trop fameux carnage  
J'ai mérité de renverser des pleurs !

Mais la belle Isolde, Isolde la blonde, paraît. Isolde est la fille du roi. C'est une enchantresse qui sait l'art de guérir toutes les blessures, sauf pourtant les blessures faites aux cœurs, car elle-même ne doit jamais guérir de celle qu'elle « contracte instantanément » à la vue du chevalier Tristan.

Tristan aussi est atteint du « mal d'amour » à la vue de la belle Isolde ; mais ce ne sont pas les blessures qu'il vient de « contracter » qu'il demande à l'enchantresse de guérir, ce ce sont celles qu'il a reçues dans le combat « hors duquel il a mis son ennemi »

Il s'écrie donc :

« A ta beauté je reconnais que tu es la plus belle personne de la terre, la belle Isolde. Toi seule pourrais me prodiguer tes soins et rappeler ma vie ! »



Comme « envoi » du dessin ci-dessus, *Wallonia* a reçu de M. AUG. DONNAY le billet suivant — qui a aussi sa valeur documentaire :

« Je t'adresse le vrai portrait de Charlemagne, l'icone de Tchanchet, la tête de Huon de Bordeaux et le visage d'une noble dame. Ils furent dessinés d'après nature : ceci, pour que tes abonnés ne s'imaginent mon art évoluant vers d'inutile barbarie — les humains étant marionnettes, c'est vrai mais de geste plus fier.

« Charlemagne est énorme, or et vert. Huon lui vient à l'épaule, la dame décroît d'une tête encore et Tchanchet diminue à la taille du chevalier.

« Charlemagne a des yeux de verre. Le nez de Tchanchet témoigne de combats singuliers, et la carnation des princesses exclut toute idée d'anémie.

« Leur sang est rouge superbement ; leurs bottes sont noires, et les cheveux et les yeux et les sourcils, et la fierté de leurs moustaches, farouches virgules sous l'ampleur des sourcils uniformément tristes.

« Pourquoi ? Hasard plus que symbole ? Où c'est le jour qui les attriste !

« Car, qu'il ne te soit jamais donné, ô C..., de pénétrer le jour dans les coulisses, dans le Théâtre. Le jour est sans mystère, sans pudeur et sans clémence à leur simplicité. Il faut les soirs miséricordieux et la lumière rouge des lampes, le Verbe audacieux et sonore, les clameurs de la foule enfantine pour animer leurs faces de bois.

Le jour, elles sont plus tristes que les âmes dans les limbes, les marionnettes... »

Quand il est guéri :

« Je vous appartiens. Faites-en ce que vous voudrez ! ».

Le roi arrive. Tristan s'agenouille et se nomme. Le roi se félicite de recevoir dans son royaume un hôte pareil, dont la renommée est universelle ; puis sans transition, il annonce à sa fille qu'il va la marier au vieux roi Marc de Cornouailles.

« Mon cœur, répond Isolde, n'est plus à moi : il appartient à un autre possesseur ! »

Tristan, de son côté, déclare qu'il tentera l'impossible pour attirer à lui « votre honorable personne et celle de votre fille. »

Mais le roi, quoique bienveillant, reste inflexible. Tous s'en vont.

Paraît Tchanchet. Il conte ses malheurs ou plutôt ses mésaventures. Il a eu maille à partir avec la police. On l'a *appougné po les tettes* et conduit au « violon » *comme on pourçai po l'oreie* : il est clair *qui l'bon Diu l'prind po 'n' biesse* !

Où est le roi ? Tchanchet est envoyé par le sire de Cornouailles pour demander « si Isolde ne part pas encore en mariage. » Mais où donc est le roi, cet outrecuidant de roi qui se permet de faire poser Tchanchet ? Tchanchet s'écrie, dépité : « *Quand l'diale n'èpwette nin l'diale* ! » Enfin le roi reparait et Tchanchet lui fait part de l'objet de sa mission ; comme le roi se retire sans lui donner la moindre « dringuelle », Tchanchet, dans un magnifique mouvement d'indignation, lui lance cette malédiction terrible :

« *Dji voreus qui v'z'estihe èl panse d'ine vache, et qui l'vache crèvahe* ! »

Puis il part, tragique.

Réapparition du roi. Un gendarme lui apporte une épée qu'il a trouvée à la pointe d'un minaret. (La scène se passe en Bretagne, un des pays les plus abondamment fournis en minarets qui soient, comme chacun sait). Cette épée doit être, selon l'hypothèse de l'excellent gendarme, celle du frère du roi, récemment tué.

« Oui, s'écrie douloureusement le roi, cette épée est teinte du sang de mon frère. Je le reconnais ! »

Le gendarme, lui, n'avait pas poussé la perspicacité jusqu'à reconnaître le sang, mais il connaît le meurtrier : c'est celui qui est venu se faire « médiciner » par la fille du roi. Elle a guéri le meurtrier de son oncle !

Inutile d'ajouter que le meurtrier se présente à ce moment même.

Le roi l'apostrophe :

« Tu as tuvé mon frère bien-z-aimé ! Je dois respecter envers toi les lois de l'hospitalité ; mais hâte-toi, chevalier Tristan, hâte-toi de quitter ce sol qui a respecté ta vie ! »

En vain Tristan invoque qu'il a loyalement tué son adversaire, le roi ne veut rien entendre. Il ne lui accorde que quelques heures pour s'éloigner de la terre de Bretagne. Suit une scène d'adieux entre Isolde et Tristan qui gémit en tenant celle qu'il aime contre son cœur, pendant que toute la salle imite en cadence le bruit des baisers. Le roi, toujours présent, trouve cela très naturel.

« Passe ta main dans mes cheveux en disant que tu m'aimes ! »

Ici, nouvel intermède avec Tchantchet. Un paysan approche. Tchantchet le regarde de travers, d'un air à la fois agressif et railleur. « *Qui v' név' fer chal, don, vo, vi c... da s'mame? — Dji qwire ine plèce wisse qu'on-æ li potche plainte sin rin fer.* »

— *Taisse-tu, biess' des biesses! — Hoûte bin, dji t'va raconter n'histwère. Li curé d'Joupeie tchar'tève messe et l'sâcristain bawève après n'sori qui mostrév si tiessé à l'bwette. I l'allév' maskâsser quand tot d'on cöp l'curé si rtoûne et braît: Dominus vobiscum... Qui n'aréd-give, M. l'curé, dèri l'sâcristain, v's avez fait sâver l'sori! — Est-ce là l'histwère? Elle n'est nin fameuse! Vous avez d'lesprit, min i toûne âtou d'voss' calotte. Poqwet m'louq'tu ainsi? — Est-ce qu'on tchin n'rilouke nin bin ine évêque è l'gueuie tot ch...?* » Tchantchet se jette sur l'autre et le chasse à coups de pieds.

Le drame reprend et se complique soudain. Le roi, de taille gigantesque, le roi de Bretagne, réapparaît. (La taille des personnages est proportionnée à leur rang social. Un chevalier est de moins grande taille qu'un roi. Tchantchet est tout petit.) Le roi de Bretagne, grâce à une main amie, la main directoriale, sortie de la coulisse, s'assied dans une petite chaise d'enfant, qui figure le trône. Puis une douzaine de « rois-vassaux » arrivent et s'adossent au fond de la scène, la tête ballante comme s'ils dormaient debout. Chaque fois que l'un d'eux a quelque chose à dire, il se détache, parle en pirouettant, puis retourne prendre sa place en sautillant comme un hochequeue. Le roi des rois — l'Agamemnon breton ! — prend conseil de ces « nobles sires ». Un chevalier accuse le roi de Bretagne d'un abominable forfait. L'accusé lance un démenti à l'accusateur. Un combat singulier est décidé.

Le roi de Bretagne demande qu'on lui cherche un remplaçant, son

âge ne lui permettant plus de tenir une épée. Tristan s'offre et blesse mortellement l'accusateur qui confesse, avant de mourir, qu'il a audacieusement lancé cette « calomnie injuste » pour se venger du père de Isolde la blonde qu'il aime et qui lui a été refusée. Il termine par ces mots :

« Votre clémence ne permettra pas qu'un homme qui est près de mourir soit pendu, Sire ! »

Tchantchet emporte le cadavre à qui il va faire *ine sépulture è l'tchiotte* !

— O mon délibérateur ! s'écrie le roi de Bretagne qui charge Tristan de conduire Isolde chez le roi de Cornouailles.

Isolde se lamente et dit à sa confidente :

« Mon père veut m'épouser... »

— Mais, interrompt la confidente, vous radotez, sans doute, noble princesse !

— Non, Genièvre, il veut m'épouser au vieux roi de Cornouailles. Que faire ?

— Hélas, que faire ? répète Tristan qui est présent.

— Le roi peut bien épouser votre personne et vous en jouir, déclare judicieusement la confidente en s'adressant successivement à Isolde et à Tristan.

— Tu as encore raison ! Oui, j'épouserai le roi, mais ce sera avec mon bon ami Tristan que je coucherai ! »

La suite se passe sur un vaisseau dont une cabine est supposée se trouver dans la coulisse. La scène, qui reste vide, figure le pont. Tchantchet, Tristan et Genièvre conduisent Isolde en Cornouailles. Une bouteille magique renfermant du « boire amoureux » est débouchée par Tchantchet et donnée aux deux amants qui se rendent tranquillement dans la cabine. Tchantchet et Genièvre vont « risquer un œil » par le trou de la serrure. Nous faisons grâce des réflexions.

— *Pus j'el louq' j'el veux* ! dit Tchantchet.

On aborde enfin. A la vue d'Isolde, le roi de Cornouailles s'écrie :

« J'ai hâte de consommer avec elle l'acte légitime et naturel du mariage ! »

Ce bon vieux roi, malgré son âge, n'est pas moins pressé que l'Ingénu de Voltaire.

Mais Isolde s'écrie que le roi va s'apercevoir « qu'elle a perdu ce qu'aucun homme ne peut lui rendre ! » Elle ne veut entendre parler que de Tristan. Comment faire ?

Rien de plus simple : la confidente s'offre à remplacer Isolde !

« Je me constituerai avec le roi ; quand il aura vu que je suis vierge et qu'il dormira, vous viendrez alors vous reconstituer à ma place. »

Le lendemain Isolde — dont le caractère s'altère de plus en plus, et qui d'émotion devient criminelle, — Isolde, mande un gendarme et lui ordonne de tuer la confidente et de lui apporter sa langue.

Et l'excellent soutien de l'ordre de répondre avec une respectueuse impassibilité, en s'inclinant profondément :

« Princesse, vos ordres seront exécutés avec promptitude ! »

La toile tombe et la fin de la représentation est renvoyée au lendemain.

CÉLESTIN DEMBLON.



## LES TROIS SOUHAITS INUTILES

CONTE DE JEMAPPES, HAINAUT

*Pa n' soirée d' l'hivier passé, i rinte enn vieille grand' mée almon Djoseph Péchette.*

*Comme i f'zot fort fwé, elle d'mande pou s'rinscaufer n' miette.*

*— Pouquè nié, di-st-i Djoseph, ça n' s' refuse djamins, surtout à les vieillès djins.*

*Au momint d' widjer elle dit à Djoseph :*

*— Quand sept heures soun'ra vous pourrez fait twées souhaits iyé i s'accompliront.*

*Comme sept heures soune el primier caup, là Djoseph qui s'met à crier :*

*— Ed' vouros qu' dauci sus l'tape il arrivisse é plat d'saucisses.*

*Sitôt parlé, sitôt servi ! là l'plat d'mandé qu'arrive.*

*Oui mais, el femme comminche à disputer s'n homme pasqu'il avo d'mandé çoula.*

*Elle ârot ieu mieux des iards, elle ! Tout d'é caup, Djoseph qu'é tout bleue d'colère crie tout ses pus fort :*

*— Ed' vouros qu'tu l'eusse au d'bout dé l'nez !*

*Aussi râte, vlà l'plat d'saucisses qu'in é va au d'bout du nez de l'femme...*

*Çu qu'il a arrivé après, vos d'vez bé l'déviner :*

*Il ont sté oblidjé d' souhaiter que l'plat rvénisse sur l'tape.*

*Eyé c'est tout ç' qu'il ont ieu !*

Par une soirée de l'hiver passé, entre une vieille grand'mère chez « Joseph Péchette »

Comme il faisait fort froid, elle demande à se réchauffer une miette (un peu)

— Pourquoi pas, dit Joseph, ça ne se refuse jamais, surtout aux vieilles gens.

Au moment de vider (partir) elle dit à Joseph : « Quand sept heures sonneront vous pourrez faire trois souhaits et ils s'accompliront.

Comme le premier coup de sept heures sonne, voilà Joseph qui se met à crier :

— Je voudrais qu'ici sur la table, arrive un plat de saucisses.

Sitôt parlé, sitôt servi ! le plat demandé arrive.

Oui mais, la femme se met à gronder son mari parce qu'il a demandé cela.

Elle aurait préféré de l'argent, elle ! Tout à coup, Joseph qui est tout bleu de colère, crie de toute sa force :

— Je voudrais que tu l'aies au bout du nez !

Aussitôt, le plat de saucisses s'en va au bout du nez de la femme...

Ce qui est arrivé après, vous devez le deviner :

Ils ont été obligés de souhaiter que le plat revienne sur la table.

Et c'est tout ce qu'ils ont eu !

Extrait du journal borain *le Farceur*, n° 28, du 14 juillet 1895.

O. C.





## LI DJARDIN DA M'MATANTE BARE

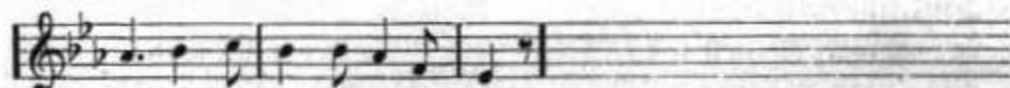
VERSION DE HESBAYE



E djâr-din da m'matante Bâre Sa-vez-ve çou qu'in'y a



I n'y a ine âbe On p'tit âbe d'amôr dam' zel-le I n'y a ine



âbe On p'tit âbe d'amôr i n'y a.

I.

E djardin da m'matante Bâre  
Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a ine âbe

On p'tit âbe d'amôr, dam'zelle

I n'y a ine âbe

On p'tit âbe d'amôr i n'y a.

II.

So l'âbe da m'matante Bâre

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a des branches

Et des branches d'amôr, dam'zelle

I n'y a des branches

Et des branches d'amôr i n'y a.

III.

So l'branche da m'matante Bâre

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a des foyes... etc.

IV.

So l'foye da m'matante Bâre

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a on nid...

V.

So l'nid da m'matante Bâre

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a on djône....

VI.

So l'djône da m'matante Bâre

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a on coûr...

VII.

So l'coûr da m'matante Bâre,

Savez-ve çou qu'i n'y a ?

I n'y a marqué :

« Dj'sos vosse serviteur, dam'zelle !

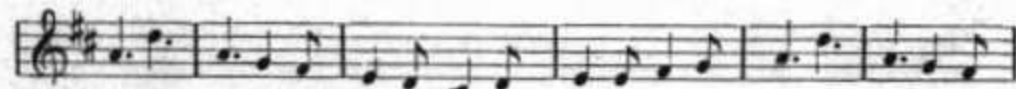
« Dj'sos vosse serviteur ! » i n'y a !

## DANS L'JARDIN DE MA TANTE BARBE

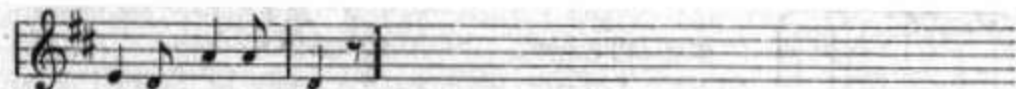
VERSION D'ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE



Dans l'jar-din de ma tante Barbe Vous n'sa-vez ce qu'il y a Il y



a un arbre Un p'tit arbre d'amour Mes-dames, Il y a un arbre Un p'tit



arbre d'amour il y a.

I

Dans l'jardin de matante Barbe

Savez-vous ce qu'il y a ?

Il y a un arbre,

Un p'tit arbre d'amour, Mesdames,

Il y a un arbre, etc.

II

Sur cet arbre, savez-vous ce qu'il y a ?

Il y a un nid

Un p'tit nid d'amour Mesdames

Il y a un nid

Un p'tit nid d'amour, il y a.

III

Dans ce nid savez-vous ce qu'il y a ?

Il y a des œufs

Des p'tits œufs d'amour, Mesdames,

Il y a des œufs

Des p'tits œufs d'amour il y a

IV

Dans ces œufs savez-vous ce qu'il y a ?

Il y a des jeunes

Des p'tits jeunes d'amour, Mesdames,

Il y a des jeunes

Des p'tits jeunes d'amour, il y a

V

Dans ces jeunes savez-vous ce qu'il y a ?

Il y a un cœur

Un p'tit cœur d'amour Mesdames

Il y a un cœur

Un p'tit cœur d'amour, il y a.

VI

Sur ce cœur, savez-vous ce qu'il y a ?

Il y est écrit

Ah ! votre serviteur Mesdames,

Il y est écrit,

Ah ! vot' serviteur, je suis !

Recueillie à Stave. (Florennes)

LOUIS LOISEAU.



## LA FÊTE PAROISSIALE

### II

#### LE « TCHAUDIA » A LEERNES.<sup>1</sup>



UNE très curieuse cérémonie qui se célèbre également à Bois-d'Haine à la Saint-Jean,<sup>2</sup> se répète chaque année à Leernes le dimanche après la Saint-Pierre (5 juillet), à l'occasion de la Fête des Dames<sup>3</sup> des Wespes, hameau de la localité.

Les jeunes gens, affublés d'un sarrau bleu et d'un pantalon blanc, coiffés d'un ample chapeau de paille et appelés *trainards*, on ne sait trop pourquoi, se rendent de porte en porte avec de grands *quertains*, paniers de forme ancienne, à deux couvercles. On y entasse les œufs, les *mastelles* et le sucre offerts par les métayers. Dans des chaudrons, on reçoit le lait; dans une bourse, les offrandes volontaires, et l'on insiste au besoin en répétant le couplet de circonstance :

Nous nous recommandons, Madame,  
A votre générosité,  
Nous ne taxons personne,  
Vous donnez ce que vous voulez;  
Mais le plus contents que nous sommes  
C'est quand on nous donne beaucoup !..

En guise de remerciements, lorsque l'on a reçu, on crie à tue-tête :  
*Vive St-Pierrot !*

La récolte des offrandes se fait avec le plus grand soin et le plus grand souci de la propreté.

Vers sept heures, lorsque tous les *trainards* sont revenus de leur ronde, on réunit les œufs, le lait, les *mastelles* et le sucre, et l'on procède, dans un local désigné d'avance, à la préparation du *tchaudia*, lequel est vraiment exquis à boire.

(1) Voir dans *Wallonia*, II, p. 220 deux coutumes de la Toussaint à Leernes, petit village près Fontaine-l'Évêque, en Hainaut.

(2) Voir « le Tchaudia à Bois-d'Haine, » *Wallonia*, II, p. 73.

(3) Ce nom est expliqué ci-après, au 10<sup>e</sup> couplet de la chanson.

On en met une certaine quantité dans de petites cuvelles nommées les *scadias* et le reste dans des terrines semblables à celles où les fermières laissent reposer le lait dans la crèmerie.

Des jeunes filles, revêtues de leurs plus beaux tabliers neufs, s'emparent des récipients et un cortège se forme. Il est composé d'un tambour-major gigantesque, de la Fanfare communale, des jeunes filles portant des *scadias*, enfin d'une longue file de jeunes gens et de jeunes personnes, bras dessus, bras dessous.

Le cortège fait trois fois le tour de la place aux sons de la musique, au milieu de nombreux curieux venus de Fontaine-l'Évêque, de Landelies et des villages voisins.

Les *scadias* sont alors remis aux enfants, qui tirent une cuiller de leur poche et mangent, accroupis, le *tchaudia* avec avidité, tant il est délicieux.

Le cortège du *tchaudia*, avant de déboucher sur la place, est allé chercher processionnellement le *seigneur* du hameau. Ce noble personnage, c'est l'ancien maieur, qui remet aux manifestants une large offrande, tandis que sa femme leur fait don d'un magnifique bouquet, fixé aussitôt au bout d'une canne et promené majestueusement en tête du cortège.

Sur la place, une grande table est dressée. Elle est entourée de bancs rustiques et couverte de terrines où fume le *tchaudia*. Jeunes gens et jeunes filles y prennent place par couples, et un silence religieux s'établit.

Sur le kiosque, des jeunes hommes s'installent. L'un d'eux chante alors d'une voix ferme et sonore, les couplets du *Benedicite* traditionnel, et les autres reprennent en chœur. Ces couplets naïfs ont été, dit-on, corrigés et augmentés, il y a quatre-vingts ans, par un vieil aveugle des Wespes. On en conserve religieusement le souvenir.

La chanson se termine par le cri unanime : *Vive Saint Pierrot !* Puis on entame une *Brabançonne* tonitruante.

Jeunes gens et jeunes filles s'emparent des assiettes et vont offrir aux spectateurs une potion du doux chaudéau.

La jeunesse prend part ensuite au bal obligé qui termine cette bizarre cérémonie.

#### CHANSON DU TCHAUDIA.

##### I

Voyez cette folle jeunesse,  
Qui est ici présentement  
Pour célébrer cette fête  
Que l'on observe depuis longtemps.

##### Refrain.

Nous n'en connaissons pas l'origine  
Mais de tout temps nous l'avons vu faire  
Répétons d'une voix unanime :  
Vive, vive notre jeunesse !

##### II

Ce mets que vous voyez sur la table,  
Qui est si joliment bien préparé,  
C'est un ancien usage  
Qui tous les ans est répété. Ref.

##### III

Ce sont les habitants du village  
Qui nous ont donné ceci.  
Nous l'avons cherché avec courage,  
Comme l'ont fait nos anciens, jadis. Ref.

Nos aieuls et bisaieuls  
Ont fait comme nous, mes amis.  
La génération future  
Le pourra bien faire aussi. *Ref.*

## V

Dans nulle partie du monde  
On ne voit un tel repas :  
Il est unique en ce monde,  
Tout un chacun vous le dira. *Ref.*

## VI

Soyons unis, mes frères  
La main tenons-nous de nouveau.  
La concorde est nécessaire :  
Nous mangerons le chaudron. *Ref.*

## VII

Qu'une harmonie brillante  
Règne toujours parmi nous,  
Accompagnée de la prudence :  
C'est, je crois, le meilleur de tout.

*Refrain.*

Aimons-nous comme des frères  
Et soyons remplis de tendresse  
Répétons tous de même :  
Vive, vive notre jeunesse !

## VIII

O ! vieux hameau de Wespes,  
De quel éclat tu brilles aujourd'hui !  
Tu souris en voyant ta jeunesse  
Qui sait si bien se divertir.

*Refrain.*

Tu vois un grand concours de monde  
Qui vient voir ce repas champêtre.  
Répétons tous à la ronde :  
Vive, vive notre jeunesse !

## IX

O grand jour magnanime !  
O jour de félicité !

Que ton divertissement est sublime  
Partout on voit fleurir la gaité !

*Refrain.*

On voit sur tous les visages  
S'enflammer la double allégresse.  
Répétons d'une voix grave :  
Vive, vive notre jeunesse.

## X

Voyez toutes ces jeunes filles  
A côté de leurs amants  
Elles sont bien gentilles  
Elles ont toutes le cœur content.

*Refrain.*

Ce sont elles qui commandent la musique  
Elles sont aujourd'hui les maitresses  
Et répétons d'une voix tranquille :  
Vive, vive notre jeunesse.

## XI

Ici, que la modestie règne,  
Sœur de la civilité  
De votre ration même,  
Vous en ferez part aux étrangers.

*Refrain.*

Vous leur présenterez la cuiller  
Bien appuyée sur l'assiette  
Ils répéteront tous de même :  
Vive, vive notre jeunesse !

## XII

O jour d'éternelle mémoire  
Célébré avec délicatesse !  
Non, ce n'est pas un mirage :  
La chose en est toute naturelle !

*Refrain*

Le lointain et le voisinage  
Qui verront notre fête si belle,  
Ils viendront nous rendre hommage  
Vive, vive notre jeunesse.

JULES LEMOINE.

## III.

## A HYMIÉE, SECTION DE GERPINNES

« Le dernier jour de la ducasse, [c'était, en 1893, le mardi 3 octobre] la cérémonie festive de la matinée consiste à « faire le tour ».

« La musique accompagnée des jeunes gens passe devant les maisons y cueillant les jeunes filles en âge de danser et de se marier.

« Généralement la jeune fille est choisie et emmenée par le cavalier qui risque fort... de la marier (*sic*) dans l'une ou l'autre des dix années qui suivront. Car, remarque à faire, la jeunesse de ce pays n'est guère pressée d'en finir avec le célibat. Il est de ses membres qui restent « au futur » pendant un léger quart de siècle..., en tout bien tout honneur. On cherche à s'établir, à posséder un certain avoir, avant de s'embarquer sur la mer orageuse... de la famille, et l'on n'est pastrop partisan d'une kyrielle d'enfants. Ces calculs d'une certaine diplomatie se retrouvent en beaucoup d'endroits agricoles, et il n'y a pas toujours lieu d'en féliciter notre espèce. Quoiqu'il en soit, ce coin du pays cache beaucoup d'économies, et le crescendo de la population y est peu sensible.

« Revenons à notre ducasse.

« Les couples s'en vont danser devant les cabarets, font le carrousel autour de l'église, s'y mettent en rond, et tandis que la musique prélude au deuil de la fin de la kermesse par des accents de plus en plus tristes, nos jeunes gens répondent par leurs attitudes et gestes au rythme mélancolique, s'affaissent, et finissent par s'accroupir sur les pavés, dans une position cocasse qui a l'air de je ne sais quel air. On appelle cela la « danse des chinois ». A 3 heures, les cavaliers vont dîner chez leurs donzelles.

« Le soir nouveau branle-bas. A 11 heures, on procède à l'enterrement de la fête. Une suite d'opérations attristantes a lieu. On creuse un trou, on y dépose précieusement une tarte, sur un tas de bois auquel on met le feu. Tandis que la flamme pétille et dévore cette tarte, image de la ducasse, on danse en rond. Quand le feu s'éteint, les couples s'approchent, font entendre des explosions de regrets ; ce sont des pleurs et des lamentations sans fin. C'est à qui « braira » le mieux : « *Ce coup-ci, c'est fini, elle disteint ! Ah ! mon dieu, mon Dieu !!* » et tout le monde se retire, en hurlant au plus fort des sanglots comiques. Cette année, les gens du « *Ladrôus* » et du « *Lastiat* » se sont particulièrement distingués dans cette « brairie » phénoménale.

« Les étrangers qui ont eu le courage de passer les trois jours entiers de la ducasse dans la localité, reçoivent de la Jeunesse chacun un foulard.

« Cette année, on en a distribué dix-huit. L'an prochain on compte sur trente-six. »

Extrait d'une correspondance adressée de Gerpinnes au journal quotidien *Le Pays wallon*, de Charleroi, et insérée dans son n° du 14 octobre 1893.

E. BRIXHE.

## LES BÉOTIENS DE DINANT.

(SUITE)

23. Le poisson trop grand.<sup>1</sup>

Un copère était posté sous le pont de Dinant. C'était la première fois qu'il pêchait, et bien qu'il fût là depuis le matin, il n'avait pas encore le plus petit poisson dans le filet.

Pourtant, ce n'était pas faute d'en avoir attrapés. Mais il les rejetait à l'eau : après les avoir mesuré avec un morceau de bois, il les trouvait toujours trop longs.

Tout-à-coup, il attrape un énorme brochet. Aussitôt qu'à grand'peine il a attiré le poisson sur la berge, il prend le petit bâton et le mesure. Il trouve encore la bête trop longue.

— Au diable ! dit-il, les poissons de Meuse sont tous trop grands pour aller dans ma poêle.

Je ne viendrai plus pêcher, jamais plus !

Et il a tenu parole.

24. Les moineaux dans l'église.<sup>2</sup>

Une fois les moineaux avaient niché dans l'église de Dinant. Le curé, fort ennuyé, ne savait quel moyen employer pour s'en débarrasser. Deux copères se chargèrent de les tuer à coup de fusils.

L'un d'eux avise un nid dans le chœur au-dessus d'un tableau. Il essaie de le détacher à l'aide d'une perche ; le nid tombe et l'un des pierrots reste sur le chapeau de l'homme.

— Hai ! souffle-t-il à son compagnon qui était dans le fond, charge vivement ton fusil, j'en ai un sur la tête, tue-le.

— Attends, dit l'autre, ne bouge pas.

Pan ! le coup part.

Et le brave copère reçoit toute la charge dans la tête.

25. Le « Court-vite »<sup>3</sup>

L'âne d'une paysanne refusait d'avancer, malgré les coups de bâton qu'elle lui administrait gracieusement.

On lui dit : « C'est inutile : plus vous taperez, moins il avancera. Allez chercher du poivre et mettez-le sous la queue ».

Elle lui en met pour deux sous. Aussitôt la bourrique galope à toute vitesse.

Stupéfaite, la femme se demande comment elle va faire pour le rejoindre, quand il lui vient l'idée d'user aussi du « court-vite ».

Inutile de dire qu'on n'a plus revu ni bourrique ni censière !

(1) Résumé de : Léon PIRSOUL, dans *La Gêthe de Jodoigne*, n° du 10 déc. 1893.

(2) Résumé de : Léon PIRSOUL, dans *Le Sauverdia de Jodoigne* n° du 12 novembre 1894. — Voir ci-dessus p. 12.

(3) Résumé de *la Marmite*, n° du 23 juin 1895.



## NOTES D'ETHNOGRAPHIE SUR VERVIERS

AU DÉBUT DE CE SIÈCLE.

Les notes qui suivent sont extraites d'un travail publié dans le *Bulletin des Soirées populaires* de Verviers, nos du 15 décembre 1894 au 2 février suivant. Ce travail (anonyme) est dû à un habitant âgé de cette ville qui s'était plu à noter ses souvenirs. « On n'y trouvera, dit ce journal, ni recherche de mots, ni prétentions littéraires, ni même de style. Le récit est simple, narquois, naïf, bonhomme... » C'est ce qui lui donne une saveur originale.

Nous remercions la Direction du *Bulletin* de nous avoir permis de puiser généreusement à ces Souvenirs.

Au début de la présente année, parut à Verviers un opuscule, qui fera plus loin l'objet d'une note spéciale, et qui contient plusieurs chapitres traités dans le même esprit que ceux du *Bulletin* précité. Nous en extrayons également quelques détails rangés à la fin du présent article.

Ma'gré que je ne sois plus d'un âge à folâtrer, je me déride encore en me représentant comment je fus élevé. Si on employait les mêmes moyens aujourd'hui, l'enfant deviendrait la risée de ses condisciples, mais comme la même mesure d'économie était étendue à tous, on ne trouvait alors jamais rien de ridicule.

Les ménagères qui s'occupaient chez elles d'un travail de fabrique, plaçaient leurs enfants le plus tôt possible à l'école, généralement à l'âge de 3 à 4 ans.

Les débuts se faisaient aux écoles gardiennes des Grandes-Rames, où une voisine à tour de rôle en conduisait une douzaine pour aller les reprendre vers 6 heures du soir.

Une autre voisine, ne travaillant pas à la fabrique, se chargeait de porter à midi les marmites à tous les enfants du voisinage ; les récipients, auxquels une cuillère était attachée, étaient à deux compartiments, dont l'un contenait la soupe et l'autre un morceau de pain ; l'établissement fournissait l'eau. Le plus souvent il n'y avait qu'un compartiment rempli d'une soupe (paissée par les pommes de terre cèrasées.

Tous les enfants, filles et garçons, portaient un long tablier, sur

lequel était suspendue une petite médaille en fer-blanc portant le même numéro que celui de la gamelle. Ils avaient tous la même coiffure formée d'un *madou*, espèce de bonnet en toile enveloppant toute la tête.

Le plus jeune des enfants d'un ménage était honoré le dimanche du plus joli *madou* de la maison, dont le dessus était composé de perles. Il arrivait qu'on laissait venir exceptionnellement à l'école le porteur qui attirait les regards des condisciples et leur convoitise. On déchiquetait le bonnet pour prendre des perles et s'en faire une bague. Le propriétaire lui-même en vendait pour un jeu d'os (osselets) ou des chiques (billes) appelées « merbeules », et s'en retournait coiffé d'une couronne au lieu d'un bonnet, toute la partie supérieure étant enlevée.

Toute l'école était composée d'une seule classe, fréquentée par 150 enfants et dirigée par deux maîtresses au traitement mensuel de 40 fr.

Du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, on chantait sur la même intonation : ba, be, bi, bo, bu.

Après deux ou trois années d'infusion de cette science, c'est-à-dire vers l'âge de 6 ou 7 ans, on entrait à l'école des frères ou à la Halle, école communale située rue du Collège, au-dessus de l'abattoir, où l'on entendait mugir les animaux, bêler les pauvres agneaux qu'on égorgeait. On pouvait se repaître à la sortie de la vue du sang inondant la cour.

Je fus placé pendant deux ou trois ans à l'école des frères, qui déménageait continuellement. C'est ainsi qu'à mes débuts j'allais rue des Grandes-Rames. Après quelques semaines on déménageait rue Derrière-le-Rhin, pour s'abriter, après quelques mois, dans l'ancienne église, derrière l'Hôtel-de-Ville, et enfin se fixer définitivement dans l'école actuelle rue St-Remacle, donnée libéralement par M. Raymond de Biolley.

En première on faisait des jambages tortueux et des o bossus. Comme on se figurait que les grosses lettres avaient de la supériorité sur les minces, on prenait beaucoup d'encre pour arriver à faire... une grosse tache sur la page qu'on léchait immédiatement, ce qui produisait une page ombrée.

Aussitôt que le frère constatait votre chef-d'œuvre, il vous punissait de 2 ou 3 macarons, à recevoir sur les mains tendues plates, au moyen d'une lanière en cuir, toujours en poche du cher frère.

Au jour fixé pour débiter dans les lettres à 3 pattes, comme m, w, surgissait tous un monde de difficultés ; on l'appréhendait avec horreur. Aussi, pauvres lettres, comme elles étaient massacrées.

Dès la seconde année on s'exerçait sur les majuscules en faisant une dizaine de pages sur la même lettre, puis on passait aux chiffres et la 3<sup>me</sup> année on faisait des mots liés et de l'arithmétique.

Le jour qu'on possédait le premier livre de lecture appelé « Père l'Ami » on se croyait académicien.

Le meilleur élève était décoré d'une croix en métal et nommé « moniteur ». Il commandait les élèves formés en rang pour le retour de

l'école. Un capitaine n'était pas plus heureux.

Ceux de la grande classe dédaignaient les élèves de la petite comme étant des nullités.

L'école se terminait à 5 heures. En quelques minutes, on avait pris son goûter et l'on se rendait place St-Remacle pour jouer, après que les parents vous avaient fait ôter le grand col en toile qu'on mettait propre le dimanche et qu'on retournait le jeudi. Les chemises étaient toujours sans col et complètement molles, servant le jour et la nuit.

..

Jamais les enfants n'avaient d'argent. Ils recevaient deux centimes le dimanche pour toute la semaine. Ce jour-là on visitait les oncles et tantes pour parvenir à récupérer un supplément.

La moindre friandise était d'une grande valeur. Une pauvre femme tenait une échoppe garnie de sucreries place St-Remacle. La valeur de l'étalage était d'environ trois francs. A 6 heures elle emportait le tout à son domicile, rue des Souris. Dès 5 heures, trois ou quatre gamins attendaient pour aider à reporter les trépièdes, planches, etc. Arrivée à son domicile la propriétaire prenait une boule en sucre, appelée *chique* et la croquait en autant de morceaux qu'il y avait de transporteurs. On était heureux de ce paiement.

En hiver, on allait en traîneau représenté par une planche, on faisait des boules de neige énormes qu'on roulait, à quatre ou cinq, devant les habitations.

Celui qui avait un véritable traîneau, dit *hamai*, montait rue de Stembert pour en descendre avec une vitesse vertigineuse. Le propriétaire ne remontait pas son véhicule; il y avait toujours un ami qui se chargeait de ce travail et en échange il profitait du plaisir de la descente en compagnie du propriétaire.

Le fils d'un bon bourgeois avait parfois un chardonneret ou un tarin enlacé dans un morceau de peau y attaché par un fil correspondant à une croix en bois. On lançait l'oiseau qui s'envolait sur une fenêtre ou un toit, et en sifflant on le tirait par le fil. L'oiseau venait se reposer sur la croix. Que d'envie ce jeu faisait naître à celui qui ne pouvait se le procurer !

On allait aussi glisser sur la Vesdre, près du pont d'Andrimont, dit pont d'à l'Cutte. Parfois, on entendait crier un cochon ; on se rendait alors près du Bureau d'octroi où le *rossai* (roux) Colas avait amené la bête qu'il enfourchait par le cou. Au moyen de sa hache, dont un côté était tranchant et l'autre pointu, il fracassait le crâne à l'animal. Les cris devenaient plus plaintifs. Le chourineur prenait encore le temps d'aiguiser son couteau à l'aiguiseur attaché à sa ceinture et éventrait l'animal, qui ne tardait guère à succomber.

Le boucher arrachait les soies de l'épine dorsale, entourait le quadrupède de fougères sèches et y mettait le feu. Comme il était agréable



de se réchauffer à si bon compte ! L'animal avait une apparence de roussi, c'est à ce moment que l'équarrisseur tirait l'enveloppe des pieds et la distribuait aux enfants, qui mordillaient dans ce morceau répugnant.

Le cochon était rechargé sur une charrette à la main et trainée par Colas jusqu'au domicile du propriétaire. Colas était accompagné d'un ou deux zélés qui espéraient avoir la vessie.

Si on avait réussi à voler chez soi 3 ou 4 pommes de terre, on se rendait chez le père Rahier, maréchal-ferrant, qui faisait un trou à côté de son feu, y jetait du charbon incandescent et nous autorisait à monter sur le fournil, où l'on grillait quand on attisait le feu. Pendant qu'on martelait le fer, des étincelles jaillissaient sur votre léger costume qui prenait un aspect d'écumoire.

Quelle joie lorsque les pommes de terre étaient cuites : on en offrait une au cuisinier qui avait le bon esprit de refuser ; on en partageait une ou deux entre ses amis, bien à regret. Puis, on mangeait le reste.

En sortant de cet atelier on avait naturellement la figure noircie, on se crachait dans la mainet, en cherchant à se débarbouiller, on ne parvenait qu'à se zébrer.

Malgré le simple prêt de 2 centimes qu'on recevait par semaine, on trouvait moyen d'économiser 15 à 20 centimes pour souhaiter une bonne fête à son père. On achetait une feuille de papier imagée pour écrire la lettre, dont le même modèle se reproduisait tous les ans. Ensuite, pour 15 centimes, on faisait l'achat d'une sucrerie représentant un cavalier aux couleurs voyantes. Le soir avant le 1<sup>er</sup> janvier, on examinait le cadeau et avant de l'envelopper on léchait un peu la partie postérieure. La figurine devenait tellement maigre qu'il fallait un excès de précaution pour l'offrir.

Aussi, le père qui recevait nos cadeaux au lit avait naturellement les mains échauffées et, après un très court séjour, le cavalier s'y fondait en miettes, offrant ainsi l'aspect d'un déserteur.

Les enfants qui ne pouvaient avoir des économies assez importantes achetaient des hosties chez les demoiselles Defawe, quai de la Batte, et parvenaient à placer leur achat en souhaitant la bonne année deux ou trois jours avant fin Décembre dans les maisons particulières. Ils parvenaient ainsi à se procurer le nécessaire pour souhaiter la bonne année au père.

Avec mes frères et sœurs, nous portions chaque année au grand-père un bonnet à oreillettes et un fort morceau de pain d'épices. Il nous remerciait, essayait le bonnet et ne faisait aucune attention à la friandise, qui était l'objet de notre convoitise. Nous engageons tant le grand-père à goûter la *couque* qu'il s'apercevait de notre désir et, aussitôt qu'il avait fait une distribution, il n'était plus gêné par notre présence.

Vers l'âge de 7 ans, on nous fit confectionner, à mon frère et à moi, un manteau, en recommandant à la couturière de les faire assez longs,

vu notre croissance. Ils étaient tellement réussis qu'ils ressemblaient à des robes à traîne. Aussi, à chaque sortie, ma mère nous recommandait de bien nous trousser. C'était notre seule préoccupation.

Si les enfants étaient mal lotis sous le rapport des plaisirs, que dire des parents qui travaillaient tous les jours de l'année sans exception.

Ma mère allait au théâtre une fois en deux ans, aux galeries, et était bien reconnaissante à mon père qui lui permettait cette dépense.

Une fois par an, elle allait prendre le café chez une amie de jeunesse et rapportait toujours un morceau de tarte au riz et un gâteau appelé *mirou*, le tout partagé en deux parts égales, dont l'une était pour mon père et l'autre divisée pour les quatre enfants.

On mangeait d'abord la huitième partie du *mirou* et on se représentait pendant quelque temps le plaisir qu'on allait avoir à absorber son minuscule morceau de tarte. On débutait par la croûte de dessous, comme étant la moins bonne, on continuait par celle de dessus pour terminer par le riz, qu'on laissait fondre dans la bouche le plus lentement possible pour conserver le bon goût.

Le plus glouton qui avait avalé son morceau le premier, devenait la risée des autres, qui se frottaient l'estomac en mangeant la dernière bouchée et en disant : *Mau d'coûr*. Cependant, par humanité, le moins glouton *hanssait*, c'est-à-dire envoyait son haleine dans la bouche du gourmand, qui s'estimait heureux de cette curieuse faveur gastronomique.

Une grande attraction pour les enfants, à l'approche de la nouvelle année, était de suivre en rue le bossu Bernard, de Herve, marchand d'almanachs, qui parcourait les rues en criant : « Almanach d'Anvers, almanach Lænsberg, nik, nik et nak, kope, kope, kope Marianne ».

Il faisait à volonté passer sa proéminence du dos dans l'estomac et de celui-ci dans le dos.

Une grande réjouissance pour les gamins était d'aller faire baigner les chevaux.

Lorsque les voitures de houille arrivaient chez Lonhienne, dans les Pêcheries, les plus forts gamins grimpaient sur le *benai* pour le décharger pendant que les chevaux rentraient à l'écurie pour être débarrassés des harnais. Le déchargement terminé, on sortait les bêtes pour les conduire à l'eau au pont de Sommeleville. On enfourchait à deux ou trois le même cheval en s'embrassant par la ceinture pour ne former qu'un corps. Si le cheval faisait le geste de boire, il arrivait qu'au moment de l'inclinaison de l'encolure, le groupe de sportsmen était entraîné sur le plan incliné et déversé dans l'eau, plus boueuse que profonde.

D'autres fois, l'animal se secouait et projetait la grappe de cavaliers soit à droite ou à gauche.

On se rendait alors chez Lisbeth qui vous accordait l'autorisation de sécher vos habits devant le feu perpétuel servant à faire bouillir l'eau dont elle faisait commerce.

Dans cette famille allemande il n'y avait presque jamais de repos. L'espoir de devenir propriétaire, qu'elle a du reste réalisé, la soutenait à un travail de jour et de nuit.

Pendant le jour, on travaillait à la fabrique et le soir on gâchait et colportait du charbon.

La mère s'étant accouchée de deux jumeaux qui vinrent à mourir après quelques jours, les ensevelit l'un sur une table et l'autre en dessous, mais tellement entourés de branches et d'arbustes empruntés, qu'on ne découvrait pas les petits cadavres. La chambre ressemblait à un buisson. Pendant cette exposition, la mère courait chez tous les menuisiers pour marchander deux petits cercueils et finit par se décider à acheter deux boîtes en carton que le gardien du cimetière, le vieux Keller, vint enlever sous son manteau.

Un autre trait d'économie. A la mort du père, les enfants désirant avoir son portrait, offrirent de payer la moitié des frais et la mère accepta de payer le reste.

L'artiste étant arrivé, on sortit le père du lit, on lui passa un pantalon noir et un bonnet blanc et, après lui avoir fourré une main en poche, on l'assit dans un fauteuil. Au moment d'opérer, la mère demanda si le prix était le même pour deux personnes sur une seule photographie, et sur la réponse affirmative, elle mit un bonnet propre (*gaumette*) et s'assit à côté de son mari. C'est pourquoi la photographie représentait un mort endimanché et une vivante.

Vers l'âge de dix ans, on avait décidé de me placer au Collège dirigé par M. Bède. Je passai mon examen avec le professeur Pirard et je fus admis en septième. Il n'y avait pas de huitième.

Ne pouvant fréquenter le premier établissement d'instruction en blouse, ma mère s'était recommandée à la Mayanne, *troufulresse* (fripière) de Herve pour qu'elle passe chez nous lorsqu'elle aurait une bonne pièce. Ayant un jour fait l'achat d'un solde de vieux effets chez un fabricant de Sommeleville, elle vint offrir un paletot-sac d'un garçon de 14 ans, dont on fit l'achat pour six francs, et ce fut affublé de cette enveloppe, dont les coutures ne couraient risque de crever, que je fis mon entrée au Collège : c'était inutile de balayer après mon passage.

Le quatrième jour, l'ancien propriétaire de mon vêtement, qui fréquentait aussi le Collège, vint à reconnaître sa défroque, ce qui fut bientôt connu de plusieurs condisciples. Mais tous les enfants bourgeois n'étaient pas mieux lotis que moi ; je ne fus l'objet d'aucune critique.

Lorsque je rentrais de l'école, le premier soin de ma mère était de me faire ôter ma bonne pièce pour endosser une blouse.

En sortant du Collège, j'allais trois fois par semaine au petit catéchisme et, les autres jours, on me faisait confectionner des sachets pour la boutique, ou endormir mon frère en le berçant. Que de fois j'ai maudit le gamin ! Au moment que je le croyais bien endormi, je me levais

bien tranquillement sur la pointe des pieds et, après quelques pas faits sans bruit, avec l'intention de m'esquiver, le petit criait comme un veau, ma mère me traitait de fainéant et de polisson. J'étais obligé de recommencer à bercer, ce que je faisais avec des mouvements brusques et saccadés qui empêchaient l'enfant de dormir et me privaient d'un peu de liberté.

L'époque de ma première communion étant arrivée, je m'en réjouissais comme tous ceux de mon âge, d'abord pour être dispensé d'aller à l'école pendant quinze jours afin de pouvoir suivre la retraite dans l'école des Frères, rue Coronmeuse, ensuite pour être bien habillé et enfin pouvoir une fois manger de la tarte au riz à discrétion.

A cette époque, il n'était question ni de montre, ni de bijou. Une chemise neuve, une veste, un gilet, un pantalon noir et un chapeau haut de forme en soie dont les communians ne voulaient se coiffer que ce jour-là et qu'on louait pour 30 centimes chez Mathonet, en Crapaurue : tel était tout le lot.

Le barbier de mon père, qui recevait un franc par mois pour raser et faire les coupes de cheveux à domicile en fournissant le nécessaire, désirait nous faire un cadeau (mon frère ayant attendu un an pour célébrer cette solennité, par économie) et ne sachant quoi nous offrir, il fut convenu qu'il viendrait nous arranger la tête le jour de la communion.

Dès cinq heures du matin, étant prêts, nous attendions l'arrivée du Figaro qui nous fit une ligne sur le côté gauche de la chevelure en essayant de nous arranger une tête convenable. Nos cheveux broussailleux ne voulant se maintenir dans aucune des positions nécessaires à notre embellissement, l'artiste demanda un peu de pommade. Sur la réponse qu'on lui fit qu'on n'avait pas de ces choses de luxe dans le ménage, il eut recours à une croûte de jambon (*coyin d'laurd*) pour obtenir l'effet désiré.

Les enfants avaient alors l'habitude de faire procéder à la coupe des cheveux chez les artistes coûtant le moins. Cette opération était généralement faite par des ouvriers de fabrique au prix de six centimes. Si la taille commencée un peu avant une heure n'était pas terminée lorsque sonnait la cloche de la fabrique, on vous abandonnait jusqu'au lendemain avec une demi-tête rasée et l'autre munie d'une forêt de cheveux.

Rentrés à huit heures de l'église, nous avons déjeuné puis sommes partis avec ma mère pour aller visiter les parents et connaissances. A titre de cadeau, nous recevions de l'argent, 10 ou 20 centimes dans chaque maison, et nous fûmes tout ébahis de recevoir chacun une pièce de 50 centimes chez une vieille connaissance de mon père, qui se trouvait dans une position aisée.

A peine rentrés, ma mère nous prit les 3/4 de notre recette, sous prétexte qu'elle avait beaucoup de frais pour offrir le café aux personnes que nous avions été visiter. Nous étions naturellement disposés à man-